

# Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

## ROUBAIX, 21 janvier.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : dans la magistrature ; — dans les tribunaux de commerce ;  
Réception par l'Empereur de l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies ;  
Nomination : d'un courtier de marchandises ;  
— d'un président et d'un vice-président de conseil de prud'hommes ;  
Successions en déshérence.

## Chronique locale.

Nous recevons de la direction télégraphique de Roubaix, l'avis suivant :

La communication télégraphique est rétablie entre Douvres et Calais.  
Roubaix, le 20 janvier 1857, 11 h. 30 m. du matin.

Le directeur du télégraphe,  
LECLERCQ.

On nous adresse la lettre suivante avec prière de la reproduire :

Monsieur le Rédacteur,

Veillez, je vous prie, insérer dans votre plus prochain numéro l'avis suivant.

J'ai l'honneur de vous saluer.

P<sup>on</sup> de V<sup>e</sup> Duterte,  
J<sup>ne</sup> DUTERTE.

La V<sup>e</sup> DUTERTE, marchande à Tourcoing et à Roubaix, prévient le public qu'un faussaire s'est servi de son nom pour faire des valeurs de commerce.

Conséquemment, les protêts qui ont pu avoir lieu ne la regardent nullement.

Elle déclare, en outre, que jamais un protêt n'a été fait pour sa propre signature.

## CHEMIN DE FER DU NORD.

### SERVICE D'HIVER à dater du 1<sup>er</sup> Janvier 1857.

#### DE LILLE A MOUSCRON.

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Lille . . . . . Dép.	5	6 45	9 30	12 15	1 15	3 30	4 40	8 05	11
Roubaix . . . . .	5 16	7 01	10	12 31	1 31	3 46	4 56	8 21	11 16
Tourcoing . . . . .	5 22	7 07	10 10	12 37	1 37	3 52	5 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	5 35	7 20	10 30	12 50	1 50	4 05	5 15	8 40	

#### DE MOUSCRON A LILLE

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Mouscr. Dép.		7 45	8 25	11 30	1 45	2 20	4 50	6 55	9 00
Tourcoing . . . . .	5 45	7 55	8 45	11 40	1 55	2 30	5	7 15	9 25
Roubaix . . . . .	5 22	8 02	9	11 47	2 05	2 37	5 07	7 35	9 27
Lille . . . . . Arr.	5 40	8 20	9 25	12 05	2 30	2 55	5 25	8	9 45

On a parfois cité de singuliers anachronismes dans des toiles ou des dessins d'artistes de réputation d'ailleurs ; nous avons entendu parler de l'Adoration des Mages, où la sainte Vierge tient à la main un rosaire, tandis que Balthazar, l'un des rois, bourre une pipe ; ou bien du Sacrifice d'Abraham, où le patriarche tient à la main une arquebuse à rouet.

Hier, en parcourant un carton de gravures, un amateur en a rencontré une représentant la Peste des Philistins, dessinée par Lafage, gravée par Simoneau et éditée à Amsterdam. Dans un coin, on remarque un bon Philistin, brave bourgeois, à en juger par le pacifique bonnet de coton qui couvre son chef et qui, de frayeur, écarquille les yeux derrière les verres de magnifiques lunettes rondes.

Raimond de Lafage, né en 1654, fut dessinateur et graveur à l'eau forte ; Simoneau, né en 1639, fut élève de Coypel-Noël pour le dessin et de G. Chateau pour la gravure.

Voici une recette par laquelle on rend au velours taché par l'eau sa valeur primitive.

De la braise allumée est déposée dans un réchaud ; au-dessus, on établit une feuille de cuivre assez épaisse pour avoir une certaine solidité.

Quand le métal est bien chaud, on place dessus une serviette pliée en plusieurs doubles et trempée dans de l'eau bouillante, la braise du réchaud continue d'entretenir l'élevation de la température. Enfin, on tend le velours du côté de l'envers, sur le linge humide. Bientôt, il se dégage une épaisse vapeur noire. On prend alors une brosse douce, on la passe légèrement sur l'étoffe qui ne tarde pas à promettre par son aspect une réussite complète. En effet, quand cette opération est arrivée à son terme, on enlève le velours, on le laisse sécher doucement et à plat, et il ne porte plus la moindre trace de gouttes d'eau.

Une personne honorable qui assistait aux débats de la cour d'assises de Paris et qui eût la grande faveur d'être admise dans la tribune réservée aux journalistes, nous communique quelques détails que nous nous empressons de reproduire.

Il serait difficile de bien rendre l'impression produite lors de l'entrée de l'accusé, sur cette assemblée composée de toutes les sommités notables que renferme Paris.

Rien de grand et de solennel comme ce moment où toutes les conversations ont cessé pour faire place à un morne silence. Rien de plus vrai que l'indignation qui s'est emparée de la nombreuse assistance lorsque Verger a cherché à souiller la réputation de quelques membres du clergé. La dignité et la fermeté du premier président ont difficilement triomphé de l'impudence et du cynisme de cet homme tristement célèbre dont le bât scandaleux a été promptement découvert et déjoué par l'énergie de la cour.

L'assassin, lorsqu'il a été renvoyé en prison, a entendu les malédictions prononcées contre lui par la foule exaspérée de toutes horreurs qu'elle venait d'entendre. Le réquisitoire de M. le procureur général a produit un effet indescriptible. Il a été écouté dans le plus religieux silence.

Après le prononcé du jugement la foule s'est écoutée silencieuse sous le poids de l'impression ineffaçable de ces terribles débats sans précédents dans les fastes criminelles.

L'accusé est un homme jeune, svelte, à la figure pâle et distinguée. Sa physionomie semble faite pour dérouter tous les systèmes qui cherchent, dans l'homme physique, une révélation de l'homme moral. Rien ne peut signaler l'assassin qui a frappé un vieillard sans défense au moment où il bénissait une population agénouillée ; rien ne peut faire deviner l'homme qui voudra combler la mesure du crime par une défense arrogante et cynique et se donner une dernière satisfaction dans ce scandale suprême.

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

21 JANVIER 1857.

## LE SPECTRE.

J'avais acheté sur les limites de Fromainville, et presque sans bourse délier, une maisonnette, pour me donner le divertissement d'aller quelquefois rêver tout à mon aise sous les frais ombrages de la forêt de Saint-Germain. C'était une petite masure avec un jardin fermé d'une haie de sureaux et de groseillers. L'hiver, cet endroit est inhabitable, à cause du voisinage de la Seine, qui s'étend au-delà des clôtures, inonde les cailloux, et nécessite pour les propriétés du littoral des réparations fort coûteuses lorsque les eaux se sont retirées. Mais pendant six mois de l'année ce paysage est un des plus beaux que je sache, avec ces îlots sur la Seine et ses magnificences forestières. Il prit fantaisie à ma mère, convalescente et domiciliée pour le moment à Saint-Germain, chez une de ses amies, de passer la belle saison dans ce qu'elle appelait en riant, ma terre. Pour cela nous fimes emplette, dans les environs, de quelques meubles indispensables et d'outils de jardinage que je comptais bien utiliser, parce que je m'étais alors farci la cervelle de prétentions agronomiques. Le jour pris, un cultivateur de Fromainville, nommé Perrin, dont j'avais fait connaissance en allant inspecter

pour la première fois le petit domaine du bord de l'eau, devait revenir, avec sa charrette, du marché de Poissy, où il était allé le matin porter des luzernes. Nous l'attendîmes. Il était assez tard quand il revint charger notre léger bagage. Ma mère, d'une santé des plus frêles, ayant indiscrètement abusé de ses jambes pendant la journée en visitant les alentours qu'elle ne se lassait pas de parcourir, nous lui composâmes un divan de fougères et d'herbes, sur lequel Perrin lui conseilla de s'asseoir, entre les meubles et les provisions, tandis qu'il mènerait lentement le cheval par la bride sur un chemin tantôt sablé, tantôt garni de pelouse, et par un des sentiers de la forêt.

Nous cheminâmes depuis près de deux heures avec gaieté sous les colonnades et les dômes des charmes grêles et des ormes centenaires que le soleil perçait à peine de ses rayons. C'était l'été ; il fallait lutter à force d'esprit et de bonne volonté contre l'abattement de la chaleur, et nous éprouvions quelque plaisir à sentir circuler parfois autour de nous, sous la protection des clairières, la tiédeur moite de l'ombre. Sur je ne sais plus quelle réponse biscornue que venait de me faire Perrin, à propos de quelques théories de jardinage, dont j'étais naturellement empressé de faire parade, car je ne les connaissais que depuis le matin, je regardai mon homme, et je lui trouvai la figure soucieuse. A son tour, sur mon air questionneur, il m'indiqua du bout de son fouet une percée à l'ouest, au fond de laquelle j'aperçus des nuages s'amorceler vers l'horizon. A l'instant même il sortit de la forêt un frémissement sonore, des cris d'oiseaux effarouchés et des tourbillons de poussière. C'était un pronostic d'orage. Les hauts arbres, les châtaigniers et les hêtres, après avoir ployé avec des

craquements horribles, se dressèrent, et il n'y eut plus ni un bruit ni un battement d'ailes. Ce calme d'un instant est un symptôme qui d'ordinaire ne présage rien de bon. Perrin fouetta le cheval, qui se mit à hennir. Je doublai le pas, et nous gardâmes le silence. Ma mère contraignait visiblement sa frayeur chaque fois qu'un rapide éclair venait à tomber comme une flamme dans les allées devenues sombres. Les nuages gagnaient insensiblement l'espace, pesant sur l'air chargé d'électricité, courbant les hautes herbes qui s'humectaient d'une rosée pénétrante. La sueur collait nos cheveux à nos fronts. Enfin toutes les puissances de la tempête se déchainèrent à la fois. L'étendue fut illuminée coup sur coup ; et le tonnerre, rebondissant d'échos en échos, des profondeurs du ciel aux profondeurs de la terre, imprima de fortes secousses aux environs, comme une forteresse ébranlée par la poudre, et qui s'écroule de fond en comble. L'orage était sur nos têtes. A l'instant de larges nappes d'eau se déroulèrent des flancs déchirés de la nue qui nous dominait : il fallut chercher un abri. Des marronniers dont les mille et une branches formaient un impénétrable parapluie nous protégèrent contre l'averse furieuse, qui répandait à la ronde la senteur âcre d'une terre longtemps calcinée par le soleil. Nous eûmes là d'autre distraction que le ralentissement et le redoublement alternatifs de la pluie ; elle semblait cesser avec l'éloignement des coups de tonnerre, et reprenait avec une furie nouvelle quand un éblouissant éclair blafardait tout l'espace. Près de deux heures s'écoulèrent de la sorte. Les marronniers commençaient à nous faire part de l'ondée qu'ils avaient reçue pour nous, quand Perrin fouetta son cheval et gagna une allée plus spacieuse. L'essentiel était de ménager la santé

de ma mère. Je compris bien que Perrin prenait le chemin le plus long pour que les arbres ne secouassent pas sur elle leur froide rosée ; mais il y avait bien un autre inconvénient : la nuit s'approchait ; malgré la fermeté d'esprit de ma mère, je craignais que cette traversée nocturne dans une forêt ne l'intimidât quelque peu. Du reste, je me gardai bien d'en parler. Rien ne sollicita la frayeur comme de la vouloir mettre en garde ; et les recommandations que l'on fait aux femmes pour les inviter à montrer de cœur leur glacement habituellement le sang dans les veines.

Il paraît qu'avec sa connaissance prétendue de tous les chemins, Perrin finit par se désorienter tout à fait. Je le devinai à son assurance. Je lui fis part de ce soupçon, qu'il réfuta bien vite, en me disant de me fier à lui, et qu'il était un vieux routier. Je parlais de quelques lieues que nous aurions pu gagner provisoirement, sauf à y attendre le lendemain. Il ne répondit pas : il s'était fourvoyé.

Enfin, après nous avoir fait passer contre des fossés où je faillis me rompre les jambes, et sur des amas de pierres qui firent boiter le cheval, il jeta un cri de joie, et dit en s'essuyant les yeux :

— Parbleu ! j'étais bien sûr de mon affaire. Alors il conduisit le pauvre animal sur la droite dans un des plus étroits sentiers. Les premiers pas allèrent bien ; puis les branches abattues en travers du sentier effarouchèrent le cheval. La nuit la plus noire avait succédé au clair-obscur qui nous servait de guide. Pas une étoile au ciel, pas une lueur au loin, avec cela, un sol parsemé de cailloux coupants qui grinçaient sous les roues de la charrette, et, pour diversion, des flaques d'eau ou s'arrêtaient nos